

## ÉQUIPAGE DE VILLEBON

C'est en 1888 que le comte Élie de Pontoi-Pontcarré a constitué, au château de Villebon, en Eure-et-Loir, un Équipage destiné à chasser le cerf.

Les chiens, formule heureuse, étaient des bâtards français ayant du sang poitevin et saintongeais.

Pendant les premières années de son existence, l'Équipage chassa dans les forêts voisines de Villebon : Montécot-Champrond, les Vaux et Bois-Landry.

En 1890, le comte Élie de Pontoi prit en location la chasse des grands animaux de la forêt de Dreux.

Pour découpler dans ce nouveau domaine, éloigné de son centre, l'Équipage venait en déplacement au château d'Anet, où il recevait du comte et de la comtesse Guy de Leusse la plus aimable hospitalité, d'octobre au début de janvier.

A cette époque, vingt cerfs, dont une douzaine à Dreux, étaient pris au cours de chaque saison.

1897 fut année de grand deuil, car une maladie aussi cruelle que brutale, emporta à l'affection si vive de tous les siens, le comte Élie, Maître d'Équipage.

Ce n'est donc qu'en janvier 1898 que le marquis de Pontoi-

Pontcarré accepta de succéder officiellement à son oncle.

Dès lors, il ajouta aux territoires de chasse : la forêt de Châteauneuf et celle de Cérisy, dans le Calvados, où l'Équipage, sous sa parfaite direction, fit plusieurs déplacements.

Un des laisser-courre du marquis de Pontoi est resté légendaire dans le pays Drouais.

Le 21 janvier 1898, La Rosée, premier piqueux, faisant le bois en forêt de Dreux, a connaissance d'une grande quatrième tête.

Après de nombreux détours, le limier sort en plaine et perce droit comme un I jusqu'au petit buisson de Guernanville, où notre cerf, isolé de ses biches et de toute autre compagnie, tel un farouche solitaire, est rembuché dans un mouchoir de poche.

A midi, la brisée paraît si bonne qu'on découple de meute à mort, chacun étant bien persuadé que l'animal, sitôt lancé, retournera en forêt de Dreux.

En effet, dès l'attaque, le voilà qui débuche, mais — *errare humanum est* — juste à l'opposé de la direction présumée.

Sans se soucier qu'on puisse le voir, il arpente la plaine rase, comme si un aimant l'attirait tout là-bas, là-bas au nord, vers cette forêt de Rosny dont l'extrémité ombrage les riants rivages de la Seine.

Est-ce un gracieux souvenir d'amour qu'il veut revivre avant sa fin? Tente-t-il une énergique défense? Combinerait-il quelque ruse?... Peut-on savoir ce qui se passe en l'esprit d'un cerf chassé!

Quoi qu'il en soit, l'Équipage suit, suit toujours hardiment jusqu'à ce qu'enfin il arrive à la forêt de Rosny.

Ici, on ne sait pourquoi, la meute, soudain, tombe en défaut. Aussitôt La Rosée requête, pénètre dans le taillis et découvre

tout à coup une superbe quatrième tête, étendue raide comme un bâton, au beau milieu des chiens, qui, penauds et cois, se refusent à y toucher.

Bien que surpris d'un tel spectacle, le piqueux dégage sa trompe et va sonner l'hallali par terre, quand une détestable odeur lui empoisonne les narines.

Cette grande quatrième tête dont les bois et le corsage ressemblent étrangement à ceux de l'autre quatrième tête, a certainement été tuée depuis quelques jours déjà, puisqu'elle entre en putréfaction.

En outre, un coup d'andouiller à la gorge témoigne de l'arme employée pour l'exécution de ce meurtre, meurtre dont le mobile ne peut être que jalousie au sujet de biche.

Alors, serait-ce par hasard le solitaire de Guernanville, qui, ayant commis ce méfait, tente maintenant, en holocauste, d'offrir le corps de sa victime?

S'il est vrai que mauvaise action est tôt ou tard punie, cette supposition gratuite est néanmoins assez probable, puisque châtement il y eut, comme on va le voir par la suite.

Sachant déjouer toutes les ruses, même les plus diaboliques, La Rosée emmène ses chiens, leur fait effectuer des grands-devants, les remet sagement à la voie et la chasse repart de plus belle.

Allant toujours droit devant lui, notre meurtrier présumé, fuyant le lieu de son crime, enfile, d'une seule traite, toute la forêt de Rosny, saute la voie ferrée qui en cet endroit la borde, prend l'eau à la Seine, traverse un de ses bras et, complètement à bout de ressources, va tenir les abois dans l'île de la Merville, à sept grandes lieues de son attaque.

Pendant la curée, nombreux sont les bateliers qui immobi-

lisent leurs chalands, heureux qu'ils sont, au passage, d'entendre de joyeuses fanfares.

Tandis qu'elles résonnent à pleines trompes et que le cérémonial se déroule, un train transatlantique ralentit légèrement sa marche, ce qui permet aux voyageurs, têtes penchées par les fenêtres, d'admirer ce spectacle, tout au moins inattendu, et pour bien des étrangers, absolument inédit.

Mais après une telle randonnée, les estomacs crient famine.

Du pain est acheté pour les chiens, de l'avoine pour les chevaux et nos veneurs font honneur à un plantureux souper servi dans l'auberge voisine.

L'Équipage restauré songe enfin à la retraite.

Les Maîtres l'effectuèrent moitié au pas, moitié au trot ; quant aux hommes qui ramenaient les chiens, absolument épuisés, ils la firent au grand ralenti.

Le temps était froid, la nuit sombre et des trombes de neige fondante tombaient glaciales sur les épaules.

Au milieu du trajet, un des cavaliers s'aperçut que les oreilles de son cheval devenaient phosphorescentes. Il en fait part à ses camarades qui, immédiatement, l'accusent d'avoir trop bien arrosé : l'avant, le pendant et l'après du souper.

Néanmoins, les incrédules finissent par se rapprocher et constatent « de visu » ce rayonnement surprenant qui ne peut plus être imputé à des libations trop copieuses. Bientôt, d'ailleurs, toutes les oreilles et les crinières des chevaux deviennent phosphorescentes.

A la maison Paz et Silva, magicienne de la lumière, nous signalons ce phénomène.

En sachant le transposer dans le domaine du pratique, quels services ne rendrait-elle pas aux veneurs attardés la nuit.

Sans plus risquer de se casser le nez ou de rouler dans quelque trou, de se tromper de direction et d'allonger encore la route, ils pourraient, désormais, retraiter gaiement aux flambeaux.

\*  
\* \*

Sous la direction du marquis de Pontoi, l'effectif de la meute avait beaucoup augmenté. Au lieu des trente-cinq chiens du début, le chenil en comptait une centaine, dont soixante-dix environ étaient découplés à chaque chasse.

Au gros de la meute, toujours composée de bâtards poitevins-saintongeais, il fut adjoint une dizaine de chiens de la race Chambray et une douzaine d'anglais.

Ensemble peut-être non parfaitement homogène, mais composé de divers lots ayant chacun qualités ou défauts différents.

Lorsque la voie était détestable ou très haute, les chiens Chambray l'emmenaient, néanmoins, aisément, grâce à l'extrême finesse de leur nez.

Lorsqu'en fin de chasse dure, l'équipage baissait de pied, les chiens anglais, plus résistants, donnaient au cerf la poussée finale.

C'est grâce à la composition de sa meute que l'Équipage prit plus de cent cerfs de suite, chasses d'entraînement comprises, ce qui, sauf erreur, est un record.

\*  
\* \*

Il est impossible de parler du marquis de Pontoi sans donner un souvenir à son piqueux La Rosée et à son second, Émile Loubet.

Ces deux hommes remarquables, aussi bons valets de limier qu'hardis piqueux, donnèrent à ceux qui suivirent l'Équipage de belles et inoubliables journées.

Souvenir, aussi, aux bons grands chiens, parmi lesquels « Montrose » est un de ceux dont on parle encore.

Surnommée « La Savoyarde », à cause de sa voix magnifique, on pouvait être sûr et certain, lorsqu'elle se faisait entendre après un défaut, fût-il même prolongé, que le cerf était relancé.

La forêt de Dreux put, sans aucunement se dépeupler, offrir plus de quarante prises par an. Aussi, lorsqu'en 1908, on apprit que le Marquis renonçait à la chasse et cédait ses chiens, ce fut une cruelle déception pour tous les riverains d'alentour, privés, désormais, du plus affable et du meilleur des Équipages.

\*\*\*

La tenue : tunique bleu foncé, parements et gilet paille, culotte bleue, était portée par :

M<sup>me</sup> la marquise de Pontois-Pontcarré, femme du Maître d'Équipage, le comte et la comtesse Guy de Leusse, MM. Guy et Maurice de Leusse, le marquis et la marquise de Portes, M. et M<sup>me</sup> de Voize, le comte de Viel-Castel, le comte Pierre de Viel-Castel, le marquis de Saint-Blanquat, M. de Séguin, le baron de Serlay, le prince Louis de Broglie, le vicomte de la Loyère, le comte G. de Bonvouloir, le marquis de Balleroy.

De plus suivaient régulièrement :

M. de la Perelle, le vicomte de Goussencourt, le comte de la Tulaye, le comte et la comtesse Lafond, le comte d'Arjuzon, le vicomte et la vicomtesse de Curel, le comte de Clermont, le vicomte d'Asnières, M. Marquieu, M. Payen de Neufville,

le comte et la comtesse de Reiset, ainsi que de nombreux Officiers des garnisons de Chartres et de Dreux.

Terminons cette brève notice par un petit tableau, qui, à lui seul, en dit long.

Première chasse de l'Équipage : le 3 janvier 1898.

Dernière chasse de l'Équipage : le 17 février 1908.

401 prises.

12 buissons creux.

37 fois manqué (neuf fois à cause de la température).

En résumé, l'Équipage fit quatre cent cinquante sorties et sonna quatre cent une fois l'hallali.